

BIBLIOTH.  
COLL. REC.  
MED. UNIV.

**COMPTE-RENDU**

DE LA

SAISON DES BAINS DE MER D'OSTENDE,

EN 1845.



Digitized by the Internet Archive  
in 2016

<https://archive.org/details/b28041227>

# Compte-Rendu

DE LA

SAISON DES BAINS DE MER D'OSTENDE,

EN 1845;

PAR LE DOCTEUR VERHAEGHE,

Chirurgien de l'Hôpital civil d'Ostende, Membre Correspondant de la Société des Sciences médicales et naturelles de Bruxelles, de la Société Médico-Chirurgicale de Bruges, de la Société de Médecine de Gand, de la Société Physico-Médicale du Bas-Rhin, établie à Bonn, et de la Société de Médecine de Berlin.



BRUGES,

IMPRIMERIE DE FELIX DE PACHTERE,

IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ MÉDICO-CHIRURGICALE DE BRUGES.

1846.

---

Extrait des *Annales de la Société Médico-Chirurgicale*  
de *Bruges*, tome VII.

---

R55302

# COMPTE-RENDU

DE LA

SAISON DES BAINS DE MER D'OSTENDE,

EN 1845.

---

Les conditions météorologiques au milieu desquelles s'est écoulée, cette année, la saison des bains de mer, ont été extrêmement défavorables. Un temps constamment froid, des pluies presque journalières, l'absence du soleil la plupart du temps, et les nombreux coups de vents donnaient à la saison l'aspect du mois de Mars ou d'Avril des années ordinaires. Ce contretemps n'a pas diminué cependant l'affluence des baigneurs à Ostende. On a pu remarquer, au contraire, une augmentation sensible dans le nombre d'étrangers. C'est que notre ville a décidément acquis la faveur qu'elle mérite du reste à tant de titres, et parmi lesquels ses communications faciles avec les pays limitrophes, au moyen des chemins de fer, n'est pas un des moindres.

Ce trouble dans la constitution atmosphérique n'a cependant pas influé d'une manière défavorable sur les bains de mer proprement dits : nous avons, au contraire, pu remarquer de nouveau, comme déjà nous l'avions fait l'année précédente, qu'une saison tempêteuse rend les bains de mer plus actifs pour la constitution du corps humain. Ce qui se concevra aisément lorsqu'on voudra bien se rappeler que, sous l'influence d'un pareil état de l'atmosphère, la température de

la mer est plus froide et les vagues bien plus fortes; ce qui fait des bains de mer de véritables bains salins froids avec de puissantes douches.

Il ne paraîtrait peut-être pas hors de propos de faire ici une esquisse de la topographie médicale d'Ostende. Il existe, en effet, aux bords de la mer, des circonstances climatériques tout-à-fait particulières, qui peuvent exercer une influence marquée sur l'économie animale, et qui sont en général trop peu connues. Mais disons tout d'abord que nous n'avons nullement la prétention de faire un travail complet sur cette matière : les difficultés que présente un pareil sujet, pour être traité à fond, ne sont pas peu nombreuses et nous avouons ne pas posséder les connaissances variées requises pour arriver à ce but.

Ostende, située à 51° 15' latitude nord et 2° 55' longitude est de Greenwich, est bâtie sur les dunes, à l'extrémité la plus avancée d'un petit cap très-obtus, situé vers le milieu du rivage qui, de la frontière de France, se dirige vers celle de la Hollande, et qui s'avance d'environ quatre kilomètres dans la mer. Son territoire et ses campagnes environnantes font partie d'une suite de terrains semblables que l'on observe depuis Calais jusqu'à la partie la plus septentrionale du Danemark.

Ce littoral s'est formé dans les temps historiques, par des dépôts limoneux faits par la mer. Le sol y est extrêmement fertile et connu sous le nom de *poldres*. Il est composé à sa surface, dans une profondeur de deux à quatre mètres, de terre glaise, sous laquelle se trouve partout un lit de tourbe qui varie en épaisseur de un à trois mètres. Il est possible de reconnaître dans cette tourbe, les débris d'une foule de végétaux, tels que des mousses et des racines de bruyères, des racines et des feuilles de joncs ainsi que d'autres plantes aquatiques. Celles-ci se trouvent d'ordinaire dans les couches

les plus inférieures, tandis que les premières se rencontrent dans les couches supérieures de la tourbe. Sous celle-ci se trouve une couche de terre glaiseuse bleuâtre et molle et sous elle encore, alternativement du sable gris ou bleu, de la terre grasse, ensuite du sable parfaitement semblable à celui de la côte et comme lui mélangé de nombreux débris de coquillages. Sous ce lit de sable, on rencontre du gravier mélangé de sable, et enfin, à une profondeur de trente mètres, existe un banc d'argile bleue, d'un grain fin et doux, dont l'épaisseur n'est pas bien connue, mais que l'on sait dépasser trente mètres, par suite d'un essai de forage fait en 1834 et qui ne dépassa pas soixante mètres en tout.

Le sol, que nous venons de décrire rapidement, est limité, du côté de la mer, par les dunes, sous lesquelles il se prolonge, dans différents endroits, jusque sur la plage, où l'on voit souvent de grandes masses de terre glaise et de tourbe à nu, lorsque les tempêtes et les forts courants ont enlevé le sable qui le recouvrait.

La vaste plaine que forment les poldres est traversée par le canal de navigation d'Ostende à Gand, un des plus larges et des plus beaux du pays, et par divers petits canaux qui vont décharger les eaux pluviales dans le port d'Ostende. Le sol, dont le niveau ne dépasse pas celui des hautes marées à l'époque des sygizies, est extrêmement fertile et produit la plupart des céréales, mais principalement l'orge employée dans les brasseries et les distilleries. Il y a aussi de nombreux et excellents pâturages où s'engraissent des milliers de bestiaux. Dans les voisinages des dunes, où la terre glaise est naturellement mêlée avec du sable, on obtient de bons légumes : mais la majeure partie de ceux qu'on consomme à Ostende, ainsi que les fruits, nous viennent des lieux situés à la limite des poldres, à cinq ou six kilomètres du bord de la mer, où le sol appartenant au

terrain tertiaire, se prête mieux à l'exploitation des jardins potagers.

Nulle part dans cette plaine on n'aperçoit des arbres, sauf près des habitations où l'on rencontre quelques haies de sureau ou d'épines blanches, ainsi que des lilas, de rares poiriers et pruniers inclinés par les vents et aussi des saules nains en petit nombre.

Anciennement et jusqu'au milieu du siècle dernier, ces polders étaient régulièrement inondés d'eau de mer à chaque marée haute, et les eaux, en se retirant ensuite, laissaient à nu, pendant plusieurs heures, une immense surface marécageuse d'où s'élevaient, de toutes parts, des émanations miasmatiques en quantité. Il est aisé de se figurer leur action délétère sur la constitution atmosphérique et médicale de ce pays : aussi les fièvres paludenses y étaient-elles endémiques. Mais cet état de choses changea rapidement après l'endiguement successif de ces polders, et aujourd'hui que plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis la dernière inondation, il ne reste plus aucune trace de marais et les fièvres intermittentes ont tout-à-fait disparu. Du moins n'y sont-elles pas plus fréquentes que dans le reste des Flandres, comme nous le démontrerons plus loin.

Les dunes se forment aux dépens du sable de la plage et de celui qui forme les bancs situés plus avant dans la mer et que l'on voit à nu à chaque marée basse. Ce sable, que le vent enlève journellement, voltige au loin jusqu'à ce que, rencontrant une touffe de plante graminée connue sous le nom d'*hoyat*, qui croît en abondance dans les dunes, il s'arrête au pied de cette touffe, s'y amoncelle successivement et devient ainsi le rudiment d'une petite dune. Les collines que celles-ci forment, sont composées d'un beau sable blanc quartzeux à grains assez gros, et leur hauteur ne dépasse guère une trentaine de mètres. Elles sont séparées les unes

des autres par de petites vallées, où se conserve toute l'année une humidité favorable à la végétation. Les dunes s'étendent le long des côtes de la Flandre, et ont, près d'Ostende, une largeur qui varie de cent à trois cents mètres. Du côté de la mer, elles sont en pente brusque, quelquefois même coupées à pic, surtout après les grandes tempêtes et les plus fortes marées qui les minent en quelques heures et en font ébouler des masses considérables que le flot nivelle aussitôt. Du côté de la campagne, les dunes ont des collines toujours de plus en plus basses, et les pentes s'allongent et s'abaissent en empiétant sur les champs cultivés.

Dans les dunes croissent et prospèrent une foule de végétaux qui ont des caractères propres et qu'on ne trouve que dans des lieux semblables. Ce sont, pour ne parler que des plus communs : l'*arundo arenaria* ou *hoyat*, plante éminemment précieuse, puisque c'est elle qui sert en quelque sorte de point de départ ou de base aux dunes, et qu'elle concourt puissamment à leur entretien comme nous l'avons vu. On la rencontre habituellement par touffes de plusieurs individus réunis, aux pieds desquelles vient s'arrêter le sable transporté au loin par le vent. On l'entretient avec soin partout où les dunes sont faibles et où il est par conséquent urgent de favoriser la formation de nouvelles collines. Après l'*arundo arenaria* viennent : l'*elymus arenarius*, le *triticum juncium*, le *glyceria maritima*, l'*hypophœa rhamnoides*, l'*eryngium maritimum*, le *thalictrum minus*, les *rosa villosa* et *canina*, l'*hypochæris radicata*, les *hieracium pilosella*, *umbellatum* et *sylvatica*, le *lichnis dioica*, le *convolvulus maritima*, le *cucubalus maritimus* et beaucoup d'autres.

Dans les petites vallées humides on rencontre les *pyrola rotundifolia* et *uniflora*, le *parnassia palustris*, l'*ophrys bifolia*, les *carex vulpina* et *verna*, les *juncus buffonius*, *bulbosus*, *articulatus*, *effusus*, *conglomeratus* et *squarrosus*

et quelques autres. Enfin dans les lieux inondés par la mer, les *arenaria peploides* et *rubra*, le *salicornia herbacea*, le *glaux maritima*, le *chenopodium maritimum*, les *salsola kali* et *tragus*, les *atriplex pedunculata* et *litoralis*, le *staticolimonium*, le *plantaga maritimum*, etc.

Au pied de ces dunes qui forment une vaste barrière contre la force des vagues et qui préservent le pays des inondations de la mer, s'étend une vaste plaine de sable, connue sous le nom de plage, et qui descend en pente très-douce vers la mer. A marée basse, elle a près de deux cents mètres de large, et elle continue ainsi à s'avancer par une suite de bancs, le long de tout le littoral. Ces bancs et cette plage sont formés du même sable que l'on trouve dans les dunes et appartiennent avec celles-ci et les campagnes voisines au terrain d'alluvion le plus moderne. Nulle part sur cette plage on ne trouve la moindre trace de rochers.

Dans les vingt-quatre heures, la mer monte et descend deux fois, en retardant chaque jour d'environ trois quarts-d'heure. A marée haute, l'eau approche de plus ou moins près des dunes, suivant la force des marées ou des vents. On peut reconnaître, sur le sable, lorsque la marée a commencé à descendre, la limite qu'elle a cette fois atteinte. Cette limite est dessinée par une ligne onduleuse, parsemée de fucus, de polypiers, de quelques rares échantillons détachés des roches diverses de France, d'Angleterre, d'Écosse ou de Norwège et dont les faces sont arrondies par le roulis qu'ils ont subi dans ce long trajet. On y trouve encore des débris de plantes et d'animaux amenés du continent par les eaux des fleuves et enfin des restes de poissons et une foule d'objets engloutis dans les naufrages et que la mer rejette de son sein. A marée basse, sur le sable rafraîchi et endurci, on jouit d'une agréable promenade. A chaque

pas on rencontre des productions marines arrachées en pleine mer par les tempêtes. On connaît actuellement de ces polypiers et de ces fucus plus de cent espèces différentes dont plusieurs sont fort beaux et d'autres assez rares. Parmi les polypiers les uns sont flexibles et appartiennent aux genres *tubulipora*, *flustra*, *cellipora*, *ellisia*, *campanularia*, *sertularia*, *tubularia*, *corralina* etc.; les autres sont inflexibles et en petit nombre, ce sont : le *melobesia*, le *lobularia*, le *discopora*, l'*alcyonium* etc. Les fucus sont : le *fucus loreus*, le *fucus nodosus*, le *f. ceranoïdes*, le *f. serratus*, le *f. siliquosus*, et le *f. fibrosus*.

La plage offre aussi ses coquillages propres, parmi lesquelles nous citerons : le *carduus edula*, le *mactra stultorum*, le *mactra solida*, le *tellina zonalis*, le *scalaria vulgaris*, des *bucardes*, des *pholas*, des *trochilus*, des oursins, des *patelles*, et des *tritons*.

Aux pilotis du port et aux digues en pierre sont attachés d'innombrables moules, des *balanites*, des *ulves* et des *fucus* en masses épaisses surtout le *fucus ceranoïdes* et *divaricata*.

Plusieurs espèces d'oiseaux de mer séjournent communément sur la plage, ce sont : la *mouette grise*, le *goëland à manteau gris*, la *macreuse*, la *barnache*, la *sarcelle*, la *grèbe cornue*, le *castagneux*, le *ierre-garin*, l'*avocette*, la *pie de mer*, le *courlis*, la *spatule* et le *martin pêcheur d'Europe*.

Les qualités physiques, chimiques et médicales de l'eau de mer ayant fait le sujet d'un travail spécial (1), nous devons nous borner ici à une énumération rapide de quelques-unes de ces qualités. Ainsi, devant Ostende, l'eau de mer a une densité de 1,0275; sa température, pendant la

---

(1) *Les bains de mer d'Ostende, etc.* (1843).

saison des bains, varie de 10° à 16° R. Elle contient 5  $\frac{1}{2}$  pour cent de matières salines composées de chlorure de sodium; sulfate de magnésie; sulfate de chaux; chlorure de magnésium; bromure de magnésium; des traces d'iode, probablement à l'état d'iodure et enfin d'une faible quantité de potasse et de fer.

Parlerons-nous des nombreux habitants de ce vaste milieu qui séjournent habituellement dans nos parages ou qui y font des migrations périodiques? leur nombre est si grand et les espèces si variées, que nous nous voyons forcé de renoncer à les énumérer tous. Qu'il suffise de savoir que, depuis les infusoires jusqu'aux poissons, toutes les classes intermédiaires de l'échelle zoologique y sont représentées : et pour ne parler que des plus curieux et des plus utiles, nous citerons les campanulaires et les tubulaires parmi les polypiers, genres qui ont fourni à M<sup>r</sup> le Professeur Van Beneden, de Louvain, des sujets à divers mémoires extrêmement intéressants pour la physiologie et l'embryogénie en général. Nous citerons encore la *noctilucum miliaris*, petit acalèphe presque microscopique, et qui donne lieu, dans nos parages, au phénomène si curieux de la phosphorescence marine. La classe des mollusques fournit les moules, et celle des crustacés les crévettes et les crabes : enfin celle des poissons fournit un grand nombre d'espèces utiles à l'homme et que l'on voit servir journellement sur nos tables. Il n'est même pas jusqu'à la classe des mammifères qui ne soit représentée dans nos parages par le marsouin, que l'on voit, en été, par troupes nombreuses se livrer, à la surface de l'eau, à des évolutions continuelles. L'histoire de notre ville conserve même le souvenir de diverses baleines colossales échouées sur notre côte.

La mer baigne les remparts de la ville dans les deux tiers environ de la circonférence, de sorte qu'Ostende ne res-

semble pas mal à une presqu'île, circonstance importante pour une ville de bains, puisque ses habitants se trouvent ainsi respirer continuellement et sans sortir de chez eux, l'air si bienfaisant de la mer. Une partie de la ville se projette en mer en dépassant la limite des dunes, de sorte que si l'on prolongeait la ligne des dunes de l'ouest jusqu'à celles situées à l'est du port, un tiers environ de la ville se trouverait au-delà de cette ligne. La moitié de la grande place, la rue d'ouest et la rue longue, ainsi que toutes celles qui, de la place aboutissent à cette dernière, sont comprises dans cette partie; mais, si nous insistons sur cette particularité, c'est parce que le sol, ici, diffère essentiellement dans sa composition, de celui du reste de la ville. Après la couche supérieure qui est formée de terres rapportées, de graviers et de terre glaise jusqu'à la profondeur de 3 à 4 mètres, on voit succéder 3 à 4 mètres de beau sable pareil à celui des dunes; ce n'est que sous ce sable qu'on rencontre une mince couche de glaise, et, au-dessous de celle-ci, la tourbe qu'on n'y trouve plus d'une manière uniforme, mais bien par des espèces de dentelures qui se prolongent dans différents endroits jusque sous la plage, comme nous l'avons vu plus haut. Il résulte de cette disposition du sol un avantage immense pour l'économie domestique, en ce sens qu'on obtient une excellente eau de puits propre à tous les usages. En effet la tourbe y étant plus rare et à une profondeur plus grande, il en résulte que les eaux ne filtrent qu'à travers la couche sablonneuse supérieure, en s'arrêtant sur la couche imperméable de glaise, sans être venues en contact avec la tourbe qui leur communiquerait nécessairement de mauvaises qualités. La question de fournir toute la ville d'une eau potable a acquis une importance majeure depuis que l'augmentation de la population d'Ostende, pendant la saison des bains, en a fait sentir un besoin urgent. Qu'on multiplie les puits

dans cette partie favorisée de la ville et la bonne eau deviendra abondante.

Dans l'autre portion de la ville, composée des deux tiers environ de sa superficie, le sol est en tout semblable à celui des poldres. Ainsi d'abord une couche de terre glaise de deux à quatre mètres d'épaisseur; puis le lit de tourbe de deux à trois mètres, et ensuite une nouvelle couche de terre glaise, après laquelle vient le sable et le gravier. On conçoit facilement que dans un terrain semblable, il doit être difficile de trouver de la bonne eau de puits. Car, dès qu'elle vient en contact avec la tourbe, elle se charge aussitôt d'hydrogène sulfuré, qui la rend parfaitement inutile pour l'usage. Aussi toutes les habitations de cette partie de la ville sont-elles fournies de citernes où l'on recueille les eaux de pluie pour les conserver et en faire usage, après toutefois l'avoir filtrée.

Le niveau moyen des rues est à trente centimètres au-dessus des fortes marées des sygizies. Ces rues sont, en général, larges et toutes tirées au cordeau. C'est qu'Ostende est en quelque sorte une ville toute jeune encore, puisqu'elle a été rebâtie à la suite du siège mémorable qu'elle soutint durant trois ans, de 1600 à 1604, et pendant lequel elle fut réduite en cendres. Les habitations, qui ont généralement un rez-de-chaussée et deux étages, sont spacieuses et bien aérées : il y règne partout une propreté remarquable. La partie connue sous le nom de nouvelle-ville attire surtout l'attention par la largeur de ses rues, l'uniformité et les belles proportions de ses maisons. Elle fut bâtie en 1782, par suite de la prospérité dont jouit Ostende, à cette époque, par sa neutralité pendant la guerre de l'indépendance américaine, ce qui rendit son enceinte primitive beaucoup trop étroite.

L'atmosphère au milieu de laquelle se trouve située Ostende, est la même que celle qui règne au-dessus de la mer. Elle possède des qualités tout-à-fait particulières, qui la distinguent sensiblement de celle des continents et qui exercent une influence marquée sur l'économie animale. Nous avons démontré ailleurs (1), par des expériences, que l'air de la mer contient infiniment moins de gaz acide carbonique que celui de l'intérieur (0,025 centimètres cubes pour le premier, et 0,38 pour le second); que la température est plus uniforme, plus fraîche en été, moins froide en hiver, qu'il renferme souvent des particules salines, surtout lorsque la mer est très-agitée, parce qu'alors une partie de l'eau est enlevée dans l'air, par le vent, ou y circule à l'état de vapeur. Pendant les fortes tempêtes, cette quantité d'eau ainsi suspendue dans l'atmosphère est si considérable, que les particules de sel vont s'attacher aux corps qui sont à portée, et que l'on voit les carreaux des vitres, des pavillons situés sur la digue, entièrement recouverts de petits cristaux de sel. L'air de la mer possède encore une odeur particulière, difficile à caractériser, mais qui semble avoir de l'analogie avec les émanations de brôme ou de l'iode et que l'on désigne communément sous le nom d'odeur de la mer. Les recherches chimiques auxquelles on s'est livré dans différents lieux pour connaître la source de cette odeur sont restées jusqu'à présent sans résultat. La quantité de vapeur aqueuse est un peu plus grande dans l'air de la mer que dans celui de l'intérieur des terres, et enfin l'atmosphère maritime est dans une agitation permanente par suite des grands courants atmosphériques ou vents qui y règnent en toute liberté. Les vents dominants à Ostende sont ceux

---

(1) *Les bains de mer d'Ostende, leurs effets physiologiques et thérapeutiques*; 1843, page 108.

d'ouest et de nord-ouest qui soufflent de la mer en apportant directement et sans discontinuer de nouvelles masses de cet air vif et salubre.

Si l'on analyse une à une toutes ces qualités propres à l'air de la mer, il est aisé de se figurer l'influence que leur ensemble doit exercer sur la constitution médicale et atmosphérique, et par suite sur l'organisme humain. Ici les éléments vivifiants du sang dominant et on les trouve d'abord dans une plus forte proportion d'oxygène absorbée par les poumons. Car quoique l'air de la mer ne contienne pas plus d'oxygène que celui du continent, il n'en est pas moins vrai, comme l'a si bien démontré M<sup>r</sup> Liebig (1), qu'au bord de la mer, la quantité d'oxygène absorbée par les poumons est plus grande, par suite de la plus grande pureté et la plus grande densité de l'air dans ces localités. On les trouve aussi dans l'activité imprimée à la respiration cutanée, par suite de l'action qu'exerce sur cette importante fonction, un air sans cesse agité : et à ce sujet, nous invoquerons les expériences curieuses de M<sup>r</sup> Edwards (2), qui démontrent d'une manière à ne laisser aucun doute, combien l'évaporation cutanée peut varier suivant l'état d'agitation ou de calme de l'air ambiant : la première de ces conditions augmentant d'une manière très-sensible la quantité de vapeurs aqueuses exhalée par la voie cutanée et dissoutes dans l'atmosphère : de sorte que si l'on compare la quantité de transpiration dans un air calme à 1, elle sera de 2 dans un air agité, et pourra même aller jusqu'à 3 et 4, suivant le degré d'agitation de l'air. Et comme l'atmosphère maritime se trouve dans une agitation permanente par les vents qui y règnent

---

(1) LIEBIG, *Chimie organique, appliquée à la physiologie et à la pathologie*; page 17.

(2) EDWARDS, *De l'influence des agents physiques sur la vie*.

en tout temps, la conséquence naturelle à tirer de cette circonstance est qu'elle doit augmenter notablement cette espèce de transpiration insensible ou d'évaporation, qui entraîne avec elle une foule de molécules hétérogènes dont le sang se trouve ainsi débarrassé. Nous ne passerons pas non plus sous silence les effets qui doivent résulter de l'absorption, dans les poumons, de ces particules salines dont l'air de la mer se trouve chargé : leur introduction dans la masse de sang doit nécessairement contribuer à vivifier ce fluide. Le fait est que parmi la population d'Ostende et surtout parmi les marins, le tempérament sanguin prédomine d'une manière remarquable. Sur 182 malades entrés à l'hôpital et dont le tempérament a été annoté, on trouve 87 fois le tempérament sanguin, 49 fois le bilieux, et 46 fois le tempérament nerveux, le lymphatique ou mixte.

Ostende a un hôpital civil contenant quarante lits, mais qui ne sont jamais remplis à la fois. Les maladies qu'on y observe le plus souvent, sont, dans l'ordre de leur fréquence : les bronchites; les pleurésies et les pneumonies; les affections rhumatismales (rhumatisme articulaire, musculaire et viscéral); les maladies chroniques du cœur; les affections gastriques et les fièvres intermittentes; puis viennent les autres affections variées à l'infini. Les cas de fièvre typhoïde sont rares et presque tous ceux qui en sont affectés guérissent. Les tubercules pulmonaires viennent en dernière ligne et il se passe quelquefois toute une année sans que nous en voyons un seul cas. Il en est de même pour la scrofule; car depuis six ans que nous sommes chargé de la chirurgie dans cet établissement, c'est à peine que nous ayons compté dix malades portant des affections de cette nature.

Le tableau suivant fera voir, année par année, le nombre proportionnel de phthisiques entrés à l'hôpital, et le rang que cette maladie occupe dans la mortalité générale.

ANNÉES.	NOMBRE DES MALADES ENTRÉS.	NOMBRE DES MORTS.	MALADES PHTHISQUES.	
			ENTRÉS.	MORTS.
1831	248	28	4	3
1832	209	22	1	0
1833	230	33	0	0
1834	250	52	2	1
1835	259	35	1	0
1836	234	30	2	2
1837	199	30	2	1
1838	181	27	2	2
1839	187	26	1	0
1840	249	38	3	3
<b>Totaux</b>	<b>2206</b>	<b>321</b>	<b>18</b>	<b>12</b>

Les maladies inflammatoires qui tiennent le premier rang dans cette énumération sont une conséquence naturelle de la prédominance du tempérament sanguin parmi la population maritime. Puis viennent les affections rhumatismales en général, et surtout celles qui se fixent sur le système musculaire : il y a surtout une espèce de colique que l'on observe assez souvent à Ostende et que les praticiens envisagent unanimement comme un rhumatisme intestinal. Elle a beaucoup de ressemblance avec la colique de Poitou : le mal se déclare par un état de langueur et un sentiment de pesanteur dans le ventre. Bientôt il se déclare de vives coliques dont le siège de prédilection est autour du nombril : le ventre est rétracté et point douloureux à la pression : celle-ci semble au contraire soulager, et les malades se tiennent courbés en avant en pressant le ventre avec les mains : la constipation est opiniâtre et le patient éprouve le sentiment qu'une évacuation le soulagerait immédiatement. C'est aussi ce qui a lieu lorsque le relâchement est survenu.

Souvent il se déclare des vomissements glaireux et bilieux : le visage prend une teinte jaunâtre particulièrement au pourtour de la bouche et des yeux : le pouls est d'une lenteur remarquable, mais régulier. La durée de cet accès peut aller jusqu'à deux à trois jours; et le mieux est annoncé par l'évacuation de gaz intestinaux, par la fréquence que prend le pouls et qui contraste avec sa lenteur primitive et enfin surviennent des évacuations alvines liquides et abondantes qui font crise. Après plusieurs de ces accès, il arrive, comme dans la colique de plomb, que les muscles extenseurs des doigts se paralysent; ceux de la flexion conservant toute leur action. Jamais nous n'avons vu cette paralysie s'étendre aux membres inférieurs. Jamais non plus nous n'avons vu mourir des malades par suite de cette affection, de sorte que nous ne connaissons rien de ses caractères anatomiques. Elle se rencontre dans toutes les classes de la société et presque exclusivement chez les hommes. Les moyens qui ont paru avoir le plus de succès sont les bains très-chauds et longtemps prolongés, les lavements fréquemment répétés, et les évacuations sanguines générales ou locales suivant l'indication.

Nous croyons pouvoir expliquer la fréquence du rhumatisme, parmi la population maritime, d'abord par le froid humide auquel elle est souvent exposée, ayant les habits trempés d'eau et n'ayant ni les moyens, et la plupart du temps pas le loisir de changer de vêtements; puis par le peu de soins que ces gens en général attachent à préserver la fonction si importante de la transpiration des perturbations auxquelles elle est sans cesse exposée. Car, s'il est vrai qu'un air agité exerce une action favorable sur l'évaporation cutanée, qu'il augmente notablement, il n'est pas moins vrai qu'on ne saurait rester impunément exposé, *le corps en sueur et immobile*, aux effets de ces courants atmosphériques.

Le renouvellement incessant des couches d'air en contact avec la peau, qui résulte nécessairement de l'agitation de ce fluide, enlève beaucoup de calorique au contact, et le refroidissement qui en résulte, doit amener une perturbation plus ou moins profonde dans les fonctions de cet appareil, d'où une foule de maladies, parmi lesquelles le rhumatisme tient le premier rang.

Le nombre minime de pthisiques aux bords de la mer, comparé avec celui que l'on rencontre dans les villes de l'intérieur, est frappant, car, tandis que dans ces dernières cette cruelle maladie entre pour un sixième ou un cinquième et souvent même pour un quart dans la mortalité générale, elle ne figure ici que pour un vingt-cinquième ! Ce fait, qui n'avait pas échappé à Laënnec, avait conduit cet habile praticien à conseiller à ses malades la respiration d'un air chargé d'émanations marines, et pour celà il faisait venir des masses de fucus destinées à être répandues dans les appartements de ceux qui ne pouvaient se transporter sur les lieux mêmes. M<sup>r</sup> le professeur Fourcault de Paris, qui a pu se convaincre aussi de la rareté de la phthisie aux bords de la mer, croit que toute la vertu de l'atmosphère maritime consiste dans ses effets sur l'évaporation cutanée, et, après avoir invoqué les expériences de M<sup>r</sup> Edwards, il en cite d'autres qui lui sont propres, et par lesquelles il prouve que des animaux dont il avait supprimé, en partie ou en totalité, la fonction de la peau, ne tardèrent pas à tomber dans le marasme et que, parmi les altérations qu'il trouva après la mort, les tubercules étaient fréquents. Nous pensons, avec cet auteur, que l'action salutaire d'un air agité sur l'évaporation cutanée, entre pour beaucoup dans les effets prophylactiques de l'air de la mer contre la phthisie et la scrofule; mais là ne saurait se borner cette action, et nous ne doutons point que l'introduction, dans la masse de sang, des particules salines

dont cet air est souvent chargé, et probablement aussi des molécules bromiques et iodiques que l'on peut raisonnablement admettre dans sa composition, quoique cependant la chimie ne soit pas encore arrivée à en déceler la présence. Ajoutez à cela la plus forte proportion d'oxygène absorbée par les poumons aux bords de la mer, et l'on aura la somme de toutes les sources où les marins puisent cette brillante santé et cette belle carnation qui leur sont propres et qu'on leur trouve dans tous les pays.

La population d'Ostende, au premier Janvier 1845, était de 13,886 habitants. La moyenne des naissances, prise sur une période de dix années, est de 442, tandis que celle des décès n'est que de 551. La classe bourgeoise compose la grande majorité des habitants, et il règne parmi elle une aisance marquée, grâce au grand nombre d'étrangers qu'amène tous les ans la saison des bains de mer, ce qui augmente, pendant trois mois de l'année, la population d'une manière notable, tout en faisant monter en même temps la recette des industriels à un chiffre inaccoutumé. La plupart des habitants louent des quartiers garnis, où les baigneurs trouvent une propreté remarquable, et en général tout le confort auquel on peut s'attendre lorsqu'on est hors de chez soi.

Le nombre d'individus auxquels le bureau de bienfaisance donne des secours réguliers durant toute l'année ne dépasse pas le chiffre de 720, et nous sommes heureux de pouvoir dire qu'à Ostende on ne rencontre pas ces tableaux déchirants de la plus profonde misère, si fréquents dans les autres localités des Flandres. C'est qu'à Ostende, pour peu que la pêche prospère, tous les pauvres trouvent quelque chose à gagner : ceux même auxquels l'âge ou les infirmités ne permettent plus de travailler trouvent encore le moyen de participer aux bénéfices de cette industrie. Il n'est en effet pas une chaloupe rentrée au port, dont l'équipage ne se

fasse une loi de faire, au pauvre, une part de sa pêche. Outre cette ressource, les mollusques et les petits crustacés qui pullulent le long de la côte, peuvent fournir en partie à la nourriture de la classe pauvre.

Le nombre de marins à Ostende, c'est-à-dire de tous les individus qui font le métier de la mer, monte à plus de mille. Ces gens, comme les marins de tous les pays, ont des mœurs et des habitudes tout-à-fait caractéristiques, qui au premier abord ne disposent pas en leur faveur et que l'on serait tenté de prendre pour de la méchancheté. Mais qu'on se détrompe : sous l'apparence d'une rudesse sauvage, ces hommes cachent un caractère franc et loyal, un cœur droit et une âme sensible. L'habitude des liqueurs spiritueuses est générale parmi eux, et cela peut s'excuser jusqu'à un certain point, lorsqu'on considère la vie rude à laquelle ils sont condamnés, exposés à toutes les intempéries de l'air et entourés d'un élément contre lequel ils ont sans cesse à lutter; ayant souvent les habits trempés d'eau de mer, et n'ayant la plupart du temps pas les moyens de changer de vêtements. Une pareille existence rend sans doute l'usage d'une liqueur cordiale bien permis. Mais l'habitude malheureusement mène vite aux excès, et il n'est que trop vrai que les suites de ceux-ci sont toujours déplorables; mais pourquoi l'espèce humaine, pourvue à un si haut degré de tout ce qu'il faut pour bien raisonner, raisonne-t-elle en general si peu, surtout lorsque c'est une question d'hygiène qui est en jeu?

Cette manière de vivre, peu en harmonie avec les règles d'une bonne hygiène, n'empêche pas ces gens de parvenir à une haute vieillesse, et il n'est pas rare d'en voir, arrivés à l'âge de quatre-vingts ans, qui jouissent encore d'une vigueur et d'une force corporelle peu communes. Voici les divers âges, divisés par périodes, des individus décédés à l'Hôpital pendant une période de dix années et compris dans le tableau précédent.

ANNÉES.	NOMBRE DES MORTS.	DE 15	DE 30	DE 45	DE 65
		A 30 ANS.	A 45 ANS.	A 65 ANS.	A 85 ANS.
1851	28	7	6	7	8
1852	22	4	3	8	7
1853	33	3	5	15	10
1854	52	8	17	18	9
1855	35	5	10	9	11
1856	30	5	6	12	7
1857	30	6	7	7	10
1858	27	7	7	4	9
1859	26	2	8	7	9
1840	38	5	11	12	10
<b>Totaux</b>	<b>321</b>	<b>52</b>	<b>80</b>	<b>99</b>	<b>90</b>

Cette digression nous a mené loin de la question qui fait le sujet de ce travail, à savoir le compte-rendu de la saison des bains. Pour y rentrer, nous dirons que la température de la mer, observée depuis le 1<sup>er</sup> Juin jusqu'au 30 Septembre, a varié entre 11 et 16° R. Elle n'a atteint que trois fois cette dernière température; c'était au 17 et 18 Juin et le 3 Juillet. Pendant le reste de la saison, le thermomètre a varié entre 13 et 15°. La moyenne de toute la saison a été de 13  $\frac{1}{2}$ . Quant à la température de l'atmosphère pendant la saison des bains, le thermomètre, observé à 9 heures du matin, a varié entre 9° et 19°. La moyenne a été de 13°.

Les affections que nous avons observées le plus fréquemment, durant cette saison, et contre lesquelles les bains de mer se sont montrés le plus salutaires, sont : d'abord la scrofule sous toutes ses formes; puis les affections nerveuses, si variées dans leurs symptômes; ensuite les débilités soit générales, soit locales; les rhumatismes chroniques et enfin cet état de malaise ou de souffrance, si difficile à définir dont les symptômes dénotent tantôt une congestion de l'un ou l'autre organe abdominal, tantôt une aberration de l'innervation du

système nerveux abdominal et qui reconnaît pour cause une suppression partielle ou totale du flux hémorrhoidal.

Nous n'avons pas été aussi heureux pour le traitement des rhumatismes, cette année que les années précédentes. Cela provenait de ce que le trouble tout-à-fait extraordinaire dans la constitution atmosphérique et contre lequel les malades avaient sans cesse à lutter, venait détruire, à tout moment, les bons effets des bains. Par contre, les succès qu'en ont obtenus les sujets scrofuleux ont dépassé toute leur attente. Nous pourrions multiplier les récits de cures merveilleuses de ce genre; mais les bornes de cet écrit ne nous permettent pas de nous étendre au delà de certaines mesures.

Nous avons fait un grand usage de l'eau de mer à l'intérieur. Ses vertus résolutives sont des plus marquées. A la dose d'une demi-pinte matin et soir, elle provoque une ou deux évacuations liquides. C'est surtout dans cet état de malaise que nous appellerons hémorrhoidal, qu'elle opère à merveille. La constipation qui d'ordinaire accompagne cet état, et dont l'effet est d'amener des congestions sanguines dans les viscères abdominaux, et surtout dans les organes qui coopèrent à la digestion, cède facilement à l'usage de cette eau.

La meilleure manière de la prendre est d'en puiser une certaine quantité à la mer même, et de la faire filtrer ensuite à travers du papier brouillard, pour la débarrasser d'une multitude infinie d'animalcules qu'elle contient et qui contribuent à lui donner ce goût nauséabond que tout le monde connaît. Filtrée ainsi, elle est facile à avaler et on peut l'affaiblir, selon le besoin, en y ajoutant de l'eau fraîche. On trouve aussi, dans toutes les pharmacies, de l'eau de mer gazeuse, mélange d'eau de mer filtrée avec une certaine quantité de gaz acide carbonique, qui la rend un peu moins amère au goût et la fait avaler plus facilement.